

**Compte rendu, ballet. Paris.
Opéra Bastille, le 5 décembre
2013. « La Belle au bois
dormant ». Rudolf Noureev /
Nureyev, chorégraphie et mise
en scène (d'après Petipa).
Piotr Tchaïkovsky, musique.
Mathieu Ganio**

Le Ballet de l'Opéra National de Paris revisite le grand ballet classique La Belle au bois dormant, dans la somptueuse production de Rudolf Nureev d'après Petipa créée en 1989 et remaniée en 1997. C'est sur la scène de l'Opéra Bastille, un festin chorégraphique luxueux et inoubliable.

Œuvre phare de la danse classique



Rudolf Nureev (1938 – 1993), phénomène de la danse au XXe siècle et ancien directeur du ballet de l'Opéra de Paris, entreprend à la fin de sa vie de faire rentrer au répertoire parisien les grands ballets classiques qu'il a

travaillé en Russie. Nous pouvons aujourd'hui nous délecter dans la grandeur académique de ces ballets grâce à l'héritage de Nureev. La Belle au bois dormant, deuxième ballet de Tchaïkovsky et première collaboration avec le maître de ballet Marius Petipa, est une œuvre que Nureev connaissait très bien. Il s'agit non seulement du premier ballet qu'il interprète en France avant sa défection, avec le ballet du Kirov (aujourd'hui Mariinsky), mais aussi le premier qu'il interprète après sa demande d'asile. Dans son souci de remonter les œuvres de Petipa en Occident, il crée la Belle d'abord en Italie, au Canada, en Angleterre et puis en Autriche avant qu'elle n'arrive finalement à Paris. La ville a dû attendre pourtant jusqu'à 1997 pour une nouvelle production, définitive, avec les somptueux décors d'Ezio Frigerio et les bellissimes costumes de Franca Squarciapino. Ces talents concertés ont créé un spectacle qui ensorcelle le public, incapable en l'occurrence de rester insensible et silencieux devant les tableaux qui s'enchaînent, certes d'une immense beauté.

Le ballet en un prologue et trois actes est inspiré du conte de Charles Perrault. Une princesse tombe dans un sommeil inéluctable à cause de la méchanceté d'une fée. Seule le baiser d'un prince la réveillera. La narration est mince mais riche en couleurs, s'agissant en effet d'un ballet démonstratif. Occasion parfaite pour les solistes et le corps de ballet de l'Opéra de briller dans l'écriture si parfaite et si exigeante de Nureev et Petipa. Le corps de ballet offre une performance spectaculaire. Que ce soit les serviteurs de

la fée Carabosse au prologue, les fileuses mignonnes ou sujets du royaume au premier acte, où encore les pierres précieuses au dernier, ils sont tous charmants et conscients des subtilités de l'œuvre... Une pantomime réussie, une coordination impressionnante, les talents des danseurs du corps dans ce diamant de la danse classique fait rêver !

Mathieu Ganio, Etoile, est le Prince Désiré. Le danseur d'une noblesse et d'une élégance saisissante est probablement le meilleur prince de la compagnie. Si nous devons patienter jusqu'au deuxième acte pour le voir rentrer sur scène, l'attente est sans doute bien récompensée. Très rapidement nous sommes conquis par la beauté de sa ligne, séduits par son attitude aristocratique mais sensible et surtout impressionnés par la qualité de son ballon. S'il est juste un peu tremblant au pas de deux final, sa variation lente au deuxième acte (un des heureux ajouts de Noureev) est un sommet de poésie, d'expression, de tension. La nouvelle Etoile Eleonora Abbagnato est moins convaincante dans le rôle de la Princesse Aurore. Nous nous demandons s'il était peut-être précipité de lui confier ce rôle si technique et si difficile pour cette première? Ses traits caractéristiques, une vivacité, un piquant à la fois moderne et méditerranéen, sont pourtant absents. Si elle demeure quand même charmante pendant les trois heures de représentation, l'adage à la rose au premier acte, un des sommets de virtuosité dans l'histoire de la danse classique, est malheureusement bancal. Elle se rattrape légèrement pour le pas de deux final, surtout dans sa variation, mais le couple princier est bien inégal.

Remarquons l'Oiseau Bleu de l'Etoile Mathias Heymann, avec des sauts formidables et des impeccables entrechats, ou encore le premier danseur Audric Bezard, l'or des pierres précieuses au dernier acte. Sa performance a été exemplaire, lui aussi avec de superbes entrechats et une alléchante présence sur scène. Révélation de l'année 2014 ? Fayçal Karoui dirige l'orchestre de l'Opéra National de Paris avec aisance. La magnifique partition de Tchaïkovsky est interprétée de façon magistrale

et enjouée.

Un véritable cadeau pour tous les sens ! Nous invitons nos lecteurs à baigner dans la grandeur de ce « ballet des ballets » encore à l'affiche à l'Opéra Bastille les 10, 11, 13, 15, 16, 20, 21, 23, 25, 26, 27, 28 et 29 décembre 2013 ainsi que les 2, 3, et 4 janvier 2014.

Paris. Opéra National de Paris (Bastille), le 5 décembre 2013. « La Belle au bois dormant » ballet en un prologue et trois actes. Rudolf Nureyev, chorégraphie et mise en scène (d'après Petipa). Piotr Tchaikovsky, musique. Mathieu Ganio, Myriam Ould-Braham, Mathias Heymann, Audric Bezard... Ballet de l'Opéra. Orchestre de l'Opéra. Fayçal Karoui, direction.

**Compte rendu, concert. Réau.
Centre pénitentiaire Sud
Francilien de Réau (77). Le**

15 novembre 2013. 6 musiciens de l'Orchestre de chambre de Paris à la prison de Réau

Le Centre pénitentiaire Sud Francilien de Réau dans le 77 est l'une des prisons les plus récentes donc les plus modernes de l'Île de France. Son gymnase accueille un concert de musique classique au programme éclectique de Wagner et Beethoven à Offenbach dont l'unité tient à la famille d'instruments requis pour l'occasion : uniquement des cuivres, ceux de l'Orchestre de chambre de Paris, réunis ici en Sextuor.

Fidèle à son esprit mobile, proche de tous les publics, l'Orchestre parisien a mandaté 6 de ses membres actifs pour défendre une action en prison destinée aux détenus. L'expérience peut paraître exceptionnelle, elle est quasiment familière pour les musiciens, certains la pratiquent depuis presque 10 ans déjà... Tel le violoniste Franck Della Valle (visionner notre reportage vidéo, lien en fin d'article).

La musique en prison

6 musiciens de l'Orchestre de chambre de Paris à la prison de Réau (77)



Tout visiteur sait de quoi il retourne. Pour pénétrer dans l'enceinte du bâtiment, il faut se désaisir de toutes ses affaires personnelles (clés, portable, papiers...)

; on passe plusieurs sas de sécurité que seul un badge préparé et obtenu après moult autorisations, aide à franchir. Puis ce sont plusieurs séries de grilles et de portes blindées qui nous conduisent finalement au lieu du concert.

Un humanisme musical

Heureuse occasion, le temps du programme musical, les murs des cellules volent en éclat, les contraintes du règlement très encadré semblent s'adoucir. » C'est un concert comme tous ceux que nous réalisons précise l'un des cuivres de l'Orchestre, mais c'est toujours très spécial ».

L'endroit n'est pas neutre et jouer ici, devant tous les détenus, remodèle totalement l'enjeu et le déroulement du concert ; pas de relâche mais une concentration plus active et un esprit intuitif de la part des instrumentistes présents : ils ne font pas que jouer, ils parlent, expliquent, commentent ... suscitent d'inévitables questions qui en fin de programme signifient davantage qu'une écoute sage et polie.

Le dispositif en soi n'est pas neuf : beaucoup de musique vivante pénètrent ainsi dans l'espace fermé de la prison. Quoique le classique n'est pas le genre de musique le plus fréquemment joué dans l'enceinte confinée. Mais ce qui est original en revanche c'est le public mixte de cet après midi : les femmes ont rejoint les hommes pour cet instant de partage et de rencontre, scrupuleusement encadré par les surveillants.

Pour les instrumentistes, le véritable enjeu c'est d'abord le

don : donner essentiellement sans rien attendre en retour ; ce qui n'empêche pas d'être ému au détour d'un regard, dans le silence d'un geste ... d'une attitude, lesquels en disent plus long que tout autre discours. Et si un spectateur sourit, acquiesce, oublie tout ce qui le rattache au lieu et au contexte de sa détention, l'offrande est immense.

C'est pour les détenus, une fenêtre imprévue qui les ouvre sur un horizon nouveau où l'émotion palpable parfois, humanise, où la musique sensibilise... ce peut-être enfin une révélation, la magie de la découverte.

Un détenu demande pourquoi l'Orchestre s'intitule orchestre de chambre ? Un autre veut comprendre la différence entre les instruments : trombone, tuba, trompettes et cor. Une autre parmi les femmes réclament Wagner puis sourit aux premières mesures d'Offenbach...

La performance humaine et artistique des musiciens se voit couronnée par l'inattendu, une déclaration qui sonne comme un superbe hommage : » J'étais venue pour rompre l'isolement de ma cellule ; comme une récréation. Je découvre tout un monde nouveau, c'est comme si vous m'aviez adressé un courrier... je le reçois avec un immense plaisir. »

Pour ouvrir les murs, rompre la solitude et l'étouffement des cellules, ... et aussi d'une certaine manière, accompagner les détenus dans leur reconquête d'un humanisme volontaire : car comme le rappelle très justement Franck Della Valle : » un détenu sort de prison tôt ou tard « . Le chant des instruments n'a jamais semblé aussi nécessaire pour ce retour à la vie civile.

reportage vidéo

Voir aussi notre reportage vidéo exclusif réalisé le jour du concert : 6 musiciens de l'Orchestre de chambre de Paris à la prison de Réau (77), le 15 septembre 2013.

Dans le Centre pénitentiaire Sud Francilien de Réau (77), le Sextuor de cuivres de l'Orchestre de chambre de Paris offre un

concert de musique classique aux détenus de la prison...
Expérience singulière qui laisse espérer les bénéfices d'une
rencontre aux apports et bénéfices imprévus souvent émouvants
... Entretiens avec les musiciens de l'Orchestre de chambre de
Paris (15 novembre 2013)

Sextuor de l'Orchestre de chambre de Paris

Programme : » Cuivres et ors du Rhin »

œuvres de Beethoven, Charpentier, Delalande, Mouret, Telemann,
Haendel, Scheidt, Wagner, Reynaud, Lehar ...

Jean-Michel Ricquebourg, Hervé Michelet, trompettes

Daniel Catalanotti, Gilles Bertocchi, cors

Philippe Defurne, trombone

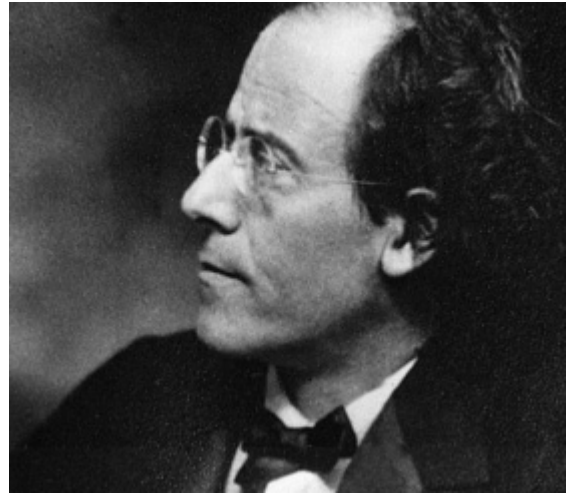
Frédéric Marillier, tuba

**Compte rendu, concert.
Toulouse. Halle-Aux-Grains,
le 6 décembre 2013. Gustav
Mahler (1860-1911) : 9°
Symphonie en ré majeur.
Budapest Festival Orchestra.
Direction, Ivan Fischer.**

*Diriger et jouer Mahler n'est pas donné à tout le monde.
Rendre justice à sa 9° symphonie encore moins. Le Budapest
Festival Orchestra, dirigé par Ivan Fischer a ce soir été à la
hauteur des attentes du public venu très nombreux. Il paraît
vain en quelques lignes de parler des exigences d'une telle*

partition, unique entre les symphonies les plus complexes composées par Gustav Mahler.

Nous dirons juste que rien d'aussi délicat et subtil n'a été écrit par Mahler lui-même. Faisant suite à son extraordinaire Chant de la Terre, la neuvième symphonie a été composée en un temps record. Jamais retouchée par son compositeur, elle n'a été créée qu'après sa mort le 26 juillet 1912 à Vienne sous la direction de Bruno Walter. L'orchestration est



subtile, le discours est fluide et sans les insistances et redites de certaines symphonies. Encadrée par deux mouvements lents d'une absolue beauté, cette symphonie en quatre mouvements a un rapport au silence inouï. Jamais il ne paraît aussi évident que la musique naît du silence et y retourne comme l'eau de pluie va à la mer. Comme la vie elle-même vient et va du néant vers le néant.

Sonorité métaphysique de la musique

Dès les premières mesures les violoncelles, les harpes et les cors bouchés, en une audace d'orchestration bouleversante, invitent à cette compréhension quasi métaphysique de la musique. Tout est possible après un tel commencement, comme une naissance en toute quiétude dans le silence. Ce premier

mouvement, vraie symphonie à lui seul, exige tant d'attention et d'énergie du chef comme des instrumentistes, afin de permettre à l'auditeur de planer dans un entre deux incommunicable à la fois berceuse de l'infini invitant au sommeil éternel et musique de l'introspection sur la finitude de tout et la paix de la mort. Ivan Fischer comprend tout ce que cette partition contient et nous la rend limpide. L'orchestre est merveilleux de concentration, de précision et d'audaces assumées dans les couleurs et les nuances. L'écoute est éblouie et devient flottante devant tant de beauté et d'intelligence. Après ce premier mouvement bouleversant, le chef sort quelques instants de scène afin de récupérer et l'orchestre se raccorde, le public tousse et reprend conscience. Les deux mouvements médians, dansants et provocants, rappellent toute la vanité de l'agitation du monde.

Ivan Fischer obtient de son orchestre, dans une relation de confiance de près de trente ans, de ne pas jouer joli. Ainsi les sons s'enhardissent à être laids et grotesques. Les sarcasmes sont délurés ; le vulgaire de la vie est assumé. Ces deux mouvements affreusement moqueurs créent un contraste saisissant. Le final de cette symphonie est un hymne au repos et à l'au-revoir accepté aux êtres, aux mondes et à la musique même. Le chant des violons, déchirants et opprimés ouvre un océan de tendresse. L'immense Adagio déploie ensuite son espace de mélancolie sublimée. Comme le dernier chant, l'Abschied, du Chant de la Terre, ce merveilleusement long mouvement de pure beauté chante et dépasse les cadres étroits du normal. Un adieu ainsi distendu devient une vie à lui seul. Devant tant d'émotion, le demi-sommeil semble un refuge pour continuer à penser sans s'effondrer. L'interprétation d'Ivan Fischer et son Budapest Festival Orchestra est admirable en tout. Intelligence des phrasés, beauté des nuances, précisions des attaques et du rythme. Les instrumentistes rivalisent d'une virtuosité musicalement déchirante. Il faudrait citer chacun mais c'est le collectif de ce don de tout ce que chacun a de meilleur qui fait le prix de cette interprétation à la

forme parfaite et au fond infiniment grand.

Avec une telle oeuvre et de tels interprètes nous touchons aux limites même du commentaire possible. Tant de génie ne peut se dire, ni même se murmurer. Les mots manquent, le souffle lui-même... Chacun a été confronté à sa finitude et a été changé. Véritable expérience d'une humanité partagée en sa solitude absolue. Le long silence imposé par le chef à la fin a permis un retour en soi après cet immense voyage dont la fin a un goût d'éternité dans son lien au silence. Jamais un concert des Grands Interprètes n'a mérité ainsi son nom.

Toulouse. Halle-Aux-Grains, le 6 décembre 2013. Gustav Mahler (1860-1911) : 9^e Symphonie en ré majeur. Budapest Festival Orchestra. Direction, Ivan Fischer.

**Livres, jeunesse. Les Petits
oiseaux (Naïve)**

Livres de jeunesse. Les petits oiseaux. Dans le bestiaire d'un monde enchanté et surtout très inspirant, règnent sans partage les petits volatiles, ceux les mieux chantants, à la différence des grands spécimens : hirondelle et mésange, rouge-gorge et pinson pour les plus connus ; sittelle, verdier, tarin, bouvreuil ou bruant... leurs noms ne s'inventent pas et c'est tout un univers délicieusement sonore qui a charmé d'abord les compositeurs de toute



époque... Ravel, Messiaen, Stravinsky, Français et Britten, sans omettre les plus fameux, ici les plus anciens c'est à dire ces baroques prêts à exprimer le miracle d'une nature toujours surprenante : Vivaldi, Rameau, d'Aquin, François Couperin...

Au fil de la narration, le jeune lecteur comme l'adulte découvre ces chants envoûtants à la simplicité désarmante et si onirique, miroirs d'une nature préservée, intacte ... dont on rêve de l'accès secret quelque part au hasard des partitions réunies dans le cd de l'ouvrage. A travers l'histoire d'une ferme saisie par l'hiver, le lecteur et l'auditeur suit les saisons et apprend à reconnaître par le dessin et l'image, par le chant spécifique aussi de chaque volatile, tous les acteurs de cette histoire lue et joliment illustrée.

Les petits oiseaux. Béatrice Fontanel, Antoine Guilloppé.

Éditions Naïve livres. ISBN : 978-2-35021-317-0. Parution : décembre 2013.

Compte rendu opéra.

Versailles. Opéra Royal le 6 décembre 2013. Francesco Cavalli (1602-1676), Elena ... Mise en scène : Jean-Yves Ruf. Direction : Leonardo García Alarcón.

Dans la très belle saison de l'Opéra royal de Versailles, la production d'**Elena**, dramma per musica de Cavalli, était très attendue depuis son succès aixois cet été. C'est grâce en partie au travail de défricheur de Jean-François Lattarico (voir son excellent livre sur Busenello sorti cet été) et d'autres chercheurs passionnés, que petit à petit reviennent sur le devant de la scène, des œuvres injustement oubliées. Après Caligula de Pagliardi et Egisto de Cavalli tous deux recréés par le Poème Harmonique, c'est à nouveau un opéra de Cavalli que nous redécouvrons ainsi. Outre la merveilleuse musique de ce dernier, Elena se révèle être ce que l'on peut à juste titre considérer comme l'un des premiers opéras comiques de l'histoire. Certes, la tragédie est ici également présente. Mais comme dans la Commedia dell'Arte, à qui Elena doit beaucoup, elle apporte surtout sa part de poésie jubilatoire et mélancolique, qui permet au lieto fine de trouver sa voie et sa raison d'être.

Enchantements vénitiens

Tombée dans l'oubli depuis sa création en 1659 au Teatro San Cassiano à Venise, – avec toutefois une première production en 2006 aux Etats-Unis sous la direction de Kristin Kane qui a



consacré une thèse à cet opéra – Elena a retrouvé grâce à une collaboration fructueuse entre Leonardo García Alarcón à la direction et Jean-Yves Ruf à la mise en scène, tout son pouvoir de séduction.

Ici bien avant Hélène de Troie, c'est Hélène la plus belle jeune fille du monde que nous découvrons, celle dont la beauté est un rêve digne des dieux.

Après un prologue où sous les manigances de la Discorde déguisée en Paix, trois déesses se disputent le sort d'Hélène fille de Tyndare, roi de Sparte (en fait de Jupiter), débute le drame ou ... la comédie.

Ici les portes ne claquent peut-être pas, mais se nouent et se dénouent des relations amoureuses bien inconstantes. De travestissements en fourberies au machiavélisme bien insouciant, le trouble érotique se joue de ceux et celles qui le découvre. Les chagrins d'amour ne durent pas plus qu'un songe. Hélène la plus belle des femmes, ne demande qu'à aimer et capte les cœurs de tous ceux qui la croisent. De Ménélas qui entre à son service en se déguisant en amazone pour l'approcher, à Thésée, son rival qui enlève la jeune femme et sa (fausse) suivante, au prince Menestee, fils de Creonte et jusqu'au bouffon, tous en tombent amoureux et quand ce n'est pas d'elle, c'est de sa fausse suivante. Car Elena, comme bien d'autres *dramma per musica*, joue aussi sur le trouble homohérotique dont la scène vénitienne était si friande, tout comme se trouvent entremêlés le trivial aux plus nobles des

sentiments, le comique au tragique. Après bien des quiproquos, où le Bouffon de Tyndare, Iro, à sa part et non des moindres, tout finit par rentrer dans l'ordre, enfin presque.

La mise en scène de Jean-Yves Ruf est profondément élégante et raffinée, respectueuse de l'œuvre, manquant du coup parfois d'audace et de fantaisie. Des décors sobres, évoquant une arène, quelques accessoires, de belles lumières et costumes évoquant le XVII^e siècle, offrent un très beau cadre à une distribution excellente et équilibrée, pleine de jeunesse et de vitalité, très légèrement différente de celle d'Aix-en-Provence.

La jeune soprano hongroise Emöke Barath, dans le rôle-titre est la plus belle perle baroque qui soit. Son timbre sensuel, son impertinence scénique en font une Hélène aux charmes incomparables. Le contre-ténor Valer Barna-Sabadus est un Ménélas mélancolique et ardent tandis que le ténor Fernando Guimaraes révèle un timbre séduisant dans le rôle de Thésée. On retiendra également, dans le rôle d'Iro, le bouffon, un irrésistible et truculent Zachary Wilder. L'ensemble des autres chanteurs relèvent avec panache les rôles parfois multiples qui leurs échoient. On a pu remarquer la très belle basse Krzystof Baczyk dans les rôles de Tyndare et Neptune ou la superbe mezzo anglaise Kitty Whately dans le rôle de l'épouse délaissée de Thésée, Ippolita.

L'autre belle surprise de cette production est la Capella Mediterranea, qui redonne à la musique de Cavalli d'onctueuses couleurs et de savantes nuances, même si l'on peut regretter quelques soucis de justesses du côté des cornets à bouquin. Leonardo Garcia Alarcón fait chatoyer son ensemble et se montre ici très attentif aux voix. Pari réussi pour cette renaissance. A Versailles, le public s'est montré conquis.

Versailles. Opéra Royal le 6 décembre 2013. Francesco Cavalli (1602-1676), Elena, Dramma per musica en un prologue et trois actes, Livret de Giovanni Faustini et Niccolo Minato.; Mise en scène : Jean-Yves Ruf, décors : Laure Pichat , costumes : Claudia Jenatsch, ; Lumières et mise en scène : Christian Dubet; Avec : Elena, Venere, Emöke Barath; Menelao, Valer Barna-Sabadus; Teseo, Fernando Guimaraes ; Peritoo, Rodrigo Ferreira ; Ippolita, Pallade, Kitty Whately ; Iro , Zachary Wilder ; Tindaro, Nettuno, Krysztof Baczyk ; Menesteo, La Pace, Anna Reinhold ; Erginda, Giunone, Castore, Francesca Aspromonte ; Eurite, La Verita, Majdouline Zerari ; Diomede, Creonte, Brendan Tuohy ; Euripilo, La Discordia, Polluce ; Christopher Lowrey ; Antiloco, Job Tomé. Solistes de l'Académie Européenne de musique du Festival d'Aix-en-Provence ; Cappella Mediterranea; Direction : Leonardo García Alarcón.

Le Lac des cygnes

Le Lac des Cygnes. Arte, le 29 décembre 2013 : 16h puis 16h55...
Le docu puis le spectacle version Noureev (Ballet intégral, Opéra de Paris 2005). Arte dédie une pleine soirée au chef d'oeuvre chorégraphique de Tchaïkovski.



16h : le docu

Tous les chorégraphes les plus inspirés se sont appropriés le ballet de Tchaïkovski, *Le Lac des cygnes*. Créée en 1895, la partition et l'imaginaire visuel que permet la beauté de la musique inspirent chorégraphes sur scène, mais aussi réalisateur et créatifs au cinéma et jusque dans la publicité. Rudolf Nureev, Matthew Bourne, Mats Ek, Johan Neumeier, Charles Jude, et Dada Masilo (sudafricaine) ont chacun leur propre vision du Lac et ses cygnes romantiques, véritable feu d'artifice du ballet classique tardif. (Documentaire. Réalisation : Chloé Perlemuter, France 2013).

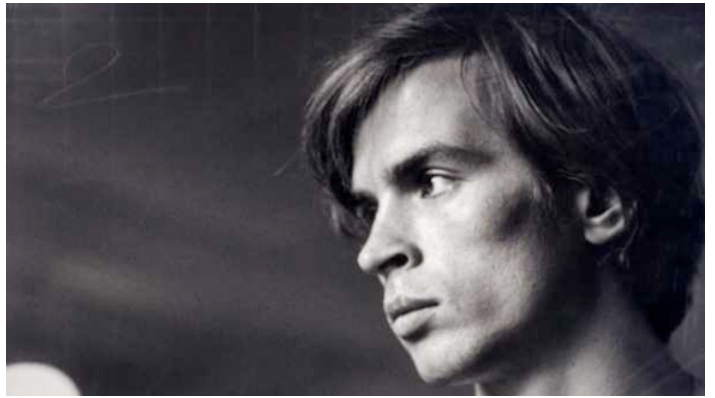


16h55 : le spectacle, le ballet intégral version Rudolf Nureev (1984)

Le lac des cygnes, version Rudolf Nureev.

Le lac des cygnes : Nureev et Tchaïkovski

Rudolf Noureev aborde comme chorégraphe *Le Lac des cygnes* de Tchaïkovski dès 1964 pour l'Opéra de Vienne : il connaît en profondeur l'action du ballet tragique car il y a déjà dansé et le rôle du prince Siegfried et



celui de son ennemi, la manipulateur Rohtbart. Une expérience complète qui s'avèrera salvatrice pour le Ballet parisien que le *Tartare* renouvelle à Paris pour l'Opéra vingt ans plus tard dans les années 1980. Auparavant, dans la Cour Carrée du Louvre, en 1973, Noureev danse le rôle de Siegfried, prince noir et maudit, impuissant et rêveur (un Louis II de Bavière déjà avant la vision de Neumeier), mais dans la chorégraphie traditionnelle de Vladimir Bourmeister et Marius Petipa : une lecture ultra classique que Noureev retrouvera à Paris à l'époque Liebermann et qu'il renouvellera avec la sienne propre ainsi au début des années 1980.

La relation de Noureev et de Tchaïkovski opère comme un lien naturel d'âme à âme ; c'est la raison pour laquelle le danseur chorégraphe aime passionnément réécrire des ballets sur la musique de son confrère romantique ; Pour *Manfred* et son action ciblant l'inceste (Paris, 1979), Noureev inspiré par Byron choisit encore l'univers symphonique et tourmenté de Piotr Illyitch. Même choix musical pour *The Tempest* d'après Shakespeare (Londres, 1982), où se taillant la part belle dans le rôle de Prospero, Noureev remodèle avec faste et intériorité la dramaturgie shakespearienne rehaussée encore par Tchaïkovski.



Pour le Ballet de l'Opéra de Paris, Noureev réécrit Le Lac des cygnes qui fait la part belle aux tableaux collectifs (dont la totalité du corps féminin sur scène, guirlande blanche et magique quand tous les cygnes sont sur scène), mais aussi à l'équilibre de chaque rôle dont évidemment les personnages masculins, redéployés. Ainsi pour les 20 ans du prince Siegfried, épris d'Odette (figure blanche) qu'il entend libérer de sa malédiction car elle a été changée en cygne. Mais parmi les

prétendantes choisies par sa mère, se révèle la perfide Odile (la noire) qui a pris les traits d'Odette grâce aux manipulations de l'infâme Rothbart ... Le stratagème et la tromperie ont fonctionné : Siegfried demande en mariage Odile. Le génie de Noureev (nommé en 1982 directeur de la danse à l'Opéra de Paris) fait paraître chaque épisode avec Odette comme autant d'épisodes d'un rêve et d'un idéal amoureux inaccessible. Noureev a dansé le rôle de Siegfried, être ardent et insatisfait, emblème du désir romantique, dès juillet 1973 dans la Cour Carrée du Louvre (ballet de Vladimir Bourmeister), avec la troupe de l'Opéra de Paris, accompagné à ses côtés de la danseuse débutante alors Ghislaine Thesmar... Production enregistrée à l'Opéra de Paris en 2005.

Dans cette version, la danseuse étoile incarnant Odette est aussi Odile : c'est un défi pour l'interprète que d'exprimer chacun des visages de la femme présente ; instance manipulatrice et séduisante d'Odile ; pure icône amoureuse pour Odile. La noire, la blanche ... Agnès Letestu transfigure cette double présence avec la grâce et l'intelligence qui la caractérise. Un accomplissement au sommet de sa carrière. L'écriture de Noureev si habile et esthétisante, favorisant la crédibilité du jeu de chaque danseur, le talent des danseurs

parisiens font de cette production de 2005, un must absolu.

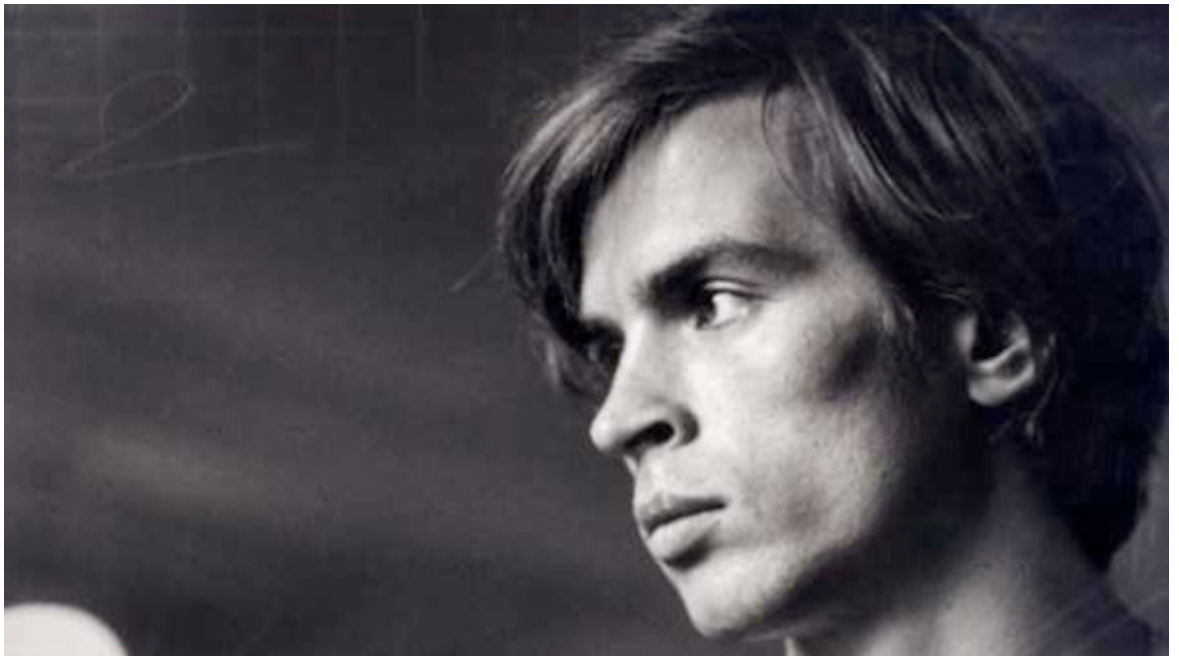


Chorégraphie de Rudolf Noureev
d'après Marius Petipa et Lev Ivanov. Vello Pähn, direction. Avec les Etoiles et le Corps de Ballet de l'Opéra de Paris. Agnès Letestu (Odette/Odile), José Martinez (Siegfried), Karl Paquette

(Rothbart) ...

Notre avis.

Le
docu.
Superb
e
docume
ntaire
signé
Chloé
Perlem
uter
et qui
doit
sa



valeur à la richesse des illustrations visuelles où se croisent les visions multiples et très complémentaires de Charles Jude, John Neumeier, Matthew Bourne ou Rudolf Noureev sur le ballet le plus célèbre et le plus intime de Tchaïkovski. Outre la beauté inépuisable de la musique, c'est l'émergence subtile des épisodes de la vie du compositeur qui affleurent en maints endroits. John Neumeier peut même avec raison souligner la conjonction entre la figure de Siegfried, prince idéaliste, amoureux d'une illusion et de Louis II de Bavière, lui aussi porté par le même délire d'impuissance et d'esthétisme. A cela le chorégraphe d'une rare pertinence

ajoute la propre vie de Tchaïkovski, existence frappée par une hypocrisie fatale, celle d'une sexualité interdite, tenue secrète mais qui dévore peu à peu l'esprit.

Oser jouer la carte de l'autobiographie sans rien sacrifier à la poésie des tableaux, voilà l'une des révélations éblouissantes du docu... et l'on comprend que Le Lac des Cygnes est loin d'être un poncif romantique vide de sens, aride en symboles, plat en imaginaire. C'est tout l'inverse.

Le film jongle d'un chorégraphe à l'autre, en suivant cependant le déroulement de l'action. D'acte en acte, on comprend comment l'amour d'Odette, le cygne blanc et pur dont est amoureux Siegfried voue à ce prince un rien trop naïf, un amour absolu, bien supérieur à son objet. Car le prince se laisse un peu trop facilement berné par Odette selon le calcul du magicien manipulateur Rothbart.

En trahissant le seul être qui pouvait le sauver, Siegfried partage avec son homonyme wagnérien, une impuissance virile qui le condamne définitivement. Ici Siegfried se montre bien indigne de l'amour que lui porte l'aimée ; comme chez Wagner, Brunnhilde éprouve la trahison que lui inflige un héros bien peu loyal...

C'est toute la signification du final de Noureev où le prince seul sur terre tend vainement la main vers le ciel où s'élève les deux figures noires enfin triomphales, assassins du cygne blanc.

On est loin de cette tragédie psychologique dans les ballets décalés de Mats Ek (1987) où le suédois détourne l'action de son développement onirique et amer pour une farce souvent hystérique mais chromatiquement déjantée. Même surenchère chez Matthew Bourne (1995), ballet exclusivement masculin et homoérotique où un héritier Windsor très british se laisse enfin reconforter dans les bras d'un apollon en collant après avoir essuyé les salves agressives d'une nuée d'hommes volatiles (torses nus et en boléro à plumes) dignes des Oiseaux d'Alfred Hitchcock. L'univers visuel de Bourne a été

intégré dans la dernière scène du film Billy Eliott. Mais la vision est aussi sombre car le prince finit seul sur son immense lit royal, terrassé mort après une nuit de transe et de possession fatale.

C'est bien la chorégraphie de Neumeier pourtant datée de 1976 (une précocité visionnaire) déjà qui ici se démarque largement du lot : profondeur, justesse, subtilité des parallèles Louis II/Tchaïkovski. Le cygne blanc c'est la femme idéalisée jamais » consommée « , toujours mise à distance que le compositeur a lui-même rencontré et épousé, avec le drame que l'on sait. Même aspiration radicale au rêve, celui d'un prince au rôle étoffé dans le ballet signé Noureev en 1984 ; et pourtant la figure d'Odette n'en est pas pour autant diminuée, au contraire. « Tout le génie de Noureev, ajoute Brigitte Lefèvre, c'est d'avoir sur rendu au cygne blanc sa part féminine. Odette n'est pas seulement une figure idéale, c'est surtout une femme ... » , qui souffre et palpite pendant toute la durée du ballet.

A travers la diversité des approches, Le Lac des cygnes créé en 1895, à la fin du siècle romantique doit à la complexité humaine du compositeur, sa force évocatrice, sa puissance poétique, toujours aussi vive, plus d'un siècle après sa conception. Le propre des grands chefs d'oeuvre est leur capacité à susciter de nouvelles lectures qui n'en altèrent ni n'usent jamais l'insondable richesse sémantique et artistique. Magistral et captivant.

Illustration : Rudolf Noureev et Margot Fonteyn en 1965 à Vienne. Ballet de Matthew Bourne (DR)

Salle II du Mariinsky

Arte. Gala d'ouverture sous la direction de Gergiev. **Une nouvelle salle au Mariinsky pour les 60 ans de Gergiev le magnifique.** Pour ses 60 ans, et les 25 ans de collaboration avec son orchestre de Saint-Pétersbourg (Orchestre du Théâtre de Mariinsky), **Valery Gergiev** inaugure en grande pompe la nouvelle salle du Théâtre historique, extension à la mesure de ses projets pharaoniques en Russie. Le tsar de la baguette joue ici plusieurs extraits d'opéras et de ballets sur les musiques de Mozart, Verdi, Bizet, Rossini, Stravinsky, Moussorgski, Beethoven, Gounod, et surtout le maître en ces lieux, Tchaïkovski. La troupe du Mariinsky est complète, incluant danseurs, musiciens et les équipes techniques pour un gala de prestige affirmant le niveau musical et technique atteint aujourd'hui par le chef, fondateur du lustre culturel à Saint-Pétersbourg.

Entre autres stars lyriques participant au spectacle : Anna Netrebko, Olga Borodina, René Pape ... et les danseurs étoiles : Olga Esina, Alexandre Sergueiev, ... sans omettre le pianiste Denis Matsuev et l'altiste Yuri Basmét ...

Curieusement et intelligemment, la programmation est surtout européenne, évitant les poncifs d'une autocélébration de l'art russe ; certes il y a bien la scène de Boris (mais elle est si sublime) cependant, Gergiev équilibre en jouant Mozart, Rossini, Bizet ... Eclectisme et



culturelle universelle bienheureux. Best of de la soirée inaugural de la salle II du Mariinsky, enregistrée le 2 mai 2013.

Théâtre Mariinsky II

Gala inaugural 2013

Le Théâtre Mariinsky II : Gala inaugural 2013

Arte, dimanche 22 décembre 2013, 23h35

Jean Cocteau le magnifique. Les miroirs d'un poète

Jean Cocteau le magnifique. Les miroirs d'un poète (Paris, MLM, jusqu'au 23 février 2014). A l'occasion de l'exposition qui se tient jusqu'au 23 février 2014 au MLM (Musées des lettres et manuscrits), Gallimard édite un somptueux catalogue, véritable beau-livre, retraçant la carrière et surtout l'oeuvre comme la personnalité de Jean Cocteau. Le cocaïnomane, amant de Raymond Radiguet (jeune auteur aux deux succès fulgurant : *Le diable au corps* et *Le bal du comte d'Orgel*, foudroyé à 20 ans en 1923) se précise dans ses expérimentations esthétiques, soucieux de réinventer le vocabulaire moderne ; puis c'est ensuite Cocteau, compagnon et protecteur de Jean Marais, auquel il offre une carrière

d'acteur, ... l'artiste se dévoile ici en autant de miroirs multiples qui réfléchissent une figure passionnante, mêlant vie personnelle et intime et production artistique, écriture poétique, création cinématographique ...

Cocteau le magnifique

Le livre s'ouvre sur un fabuleux cycle de photos grands formats en noir et blanc, au total 8 si l'on compte le visuel de couverture où Jean Cocteau laisse contempler son allure féline de dandy proustien.

A travers la double vision développée par textes et illustrations (la vie puis l'œuvre), c'est un corpus étonnamment visuel qui surgit : dessins énigmatiques, d'une rare richesse de sens, frappant par leur originalité et leurs résonances multiples, cahiers d'annotations et surtout lettres manuscrites, photos et archives liées à ses films qui ressuscitent tous à leur façon, le » mythe Cocteau « .

Au carrefour des arts, le poète s'affirme tel un prophète inspiré, révélant l'invisible et les secrets enfoui, perles fantasmagoriques du monde ... Contre tous ceux qui l'ont vilipendé et jaloué, Cocteau apparaît avant les Almodovar, Lynch ou Carsen sur les planches, tel le grand réenchateur d'un monde désillusionné, frappé par les crises successives. C'est pourquoi son oeuvre nous parle à ce point encore aujourd'hui. Se distinguent pour nous, ses fictions cinématographiques pour lesquelles ses choix musicaux (Auric, Gluck et Wagner dans Orphée par exemple) comptent au nombre des plus belles réalisations poétiques, d'autant plus



déconcertantes et magistrales qu'elles se passent de couleurs

...

Détesté par Breton et les surréalistes, le symboliste magnifique Cocteau, inclassable et avant gardiste se distingue par ses pièces de théâtre, et ses films où il revisite les mythes antiques (Antigone, Orphée ...). La finesse d'un langage qui parle à l'imaginaire, nourrit une soif constante pour réinventer formes et modes créateurs. En 176 pages, le catalogue prépare ou prolonge la visite de l'exposition consacré à l'un des esthètes français les plus captivants qui soient. Superbe ouvrage.

Jean Cocteau le magnifique, les miroirs d'un poète. Catalogue de l'exposition. Musée des Lettres et Manuscrits, Paris, du 11 octobre 2013 au 23 février 2014. Coédition Gallimard/Musée des Lettres et Manuscrits. Parution : octobre 2013. EAN : 9782070142705

Télé, ce soir, 20h45 : en direct sur Arte, Diana Damrau chante La Traviata à La Scala

Télé, en direct sur Arte : Diana damrau chante La Traviata à La Scala, ce soir à 20h45. Chaque 7 décembre marque par tradition la soirée d'ouverture de la nouvelle saison lyrique à Milan. En choisissant La Traviata de Verdi, La Scala souligne et célèbre à son tour le bicentenaire Verdi 2013. Le rôle de Violetta exige de la part de la cantatrice invitée à incarner la jeune courtisane parisienne, des talents immenses de chanteuse comme d'actrice.

Chacun des 3 actes suppose une personnalité différente et donc un style spécifique : à l'insouciance éperdue mais déjà affaiblie par la maladie qui la ronge et qui découvre le pur amour au I, succède la violence



échevelée de la femme sacrifiée qui doit renoncer à son bonheur imprévu au II ; puis au III, la courtisane pécheresse au bord de la tombe succombe moralement sauvée : son âme est absoute des péchés anciens car elle a tout sacrifié sous la pression de la morale bourgeoise (incarnée par Germont père). Portrait de femme et satire sociale. En plus d'un formidable portrait de femme, Verdi fait aussi la satire de son époque, lui qui subit les foudres des bien pensants hypocrites quand il se promenait aux bras de Giuseppina Strepponi, cantatrice plusieurs divorcée, avec laquelle il vivait maritalement ... Aujourd'hui, après Patricia Ciofi, Annick Massis, à l'ardente flamme émotionnelle, et la plus récente Natalie Dessay, c'est Diana Damrau, hier Gilda (Rigoletto du même Verdi) qui » ose » relever le défi d'un personnage mythique et bouleversant ... Lui donnent la réplique les deux Germont père et fils, l'amant fougueux et le redresseur de torts : le ténor Piotr Beczala et le baryton Željko Lucic.

Souhaitons que la finesse des interprètes inspirent Daniele Gatti à la direction certes puissante, parfois carrée voire droite ; or La Traviata, drame réaliste et psychologique réclame nuances et subtilité. Dans cette production, le metteur en scène russe Dmitri Tcherniakov, à l'expressionnisme étouffant, passionné par le jeu d'acteurs (en témoigne sa mise en scène légendaire d'Eugène Onéguine à Bastille) devrait renouveler le dramatisme de l'opéra verdien, entre vertiges, spasmes, solitude : une course à l'abîme qui s'avère

prometteuse ... Qu'en sera-t-il à La Scala ce soir à partir de 20h45 ? Réponse en direct sur Arte (en réalité il s'agit d'un différé : la représentation à Milan débutant à 18h).

Giuseppe Verdi 2013

En direct de La Scala, Diana Damrau chante Violetta

En direct de la Scala de Milan

représentation inaugurale de la nouvelle saison lyrique scaligène 2013-2014

Arte, Samedi 7 décembre 2013, 20h50

Mélodrame en 3 actes

Livret de Francesco Maria Piave

D'après la Dame aux camélias d'Alexandre Dumas

Nouvelle production du Teatro alla Scala

Orchestre et chœurs du Teatro alla Scala de Milan

Direction musicale : Daniele Gatti

Mise en scène et décors : Dmitri Tcherniakov

Lumières : Gleb Filschtinsky

distribution

Violetta Valery : Diana Damrau

Flora Bervoix : Giuseppina Piunti

Annina : Mara Zampieri

Alfredo Germont : Piotr Beczala

Giorgio Germont : Zeljko Lucic

Réalisation : Patrizia Carmine / Production : RAI, ARTE France
(2h40mn)

Compte rendu : Paris. Salle Pleyel, le 14 mai 2013. Haendel : Agrippina. Alex Penda, Sunhae Im, Bejun Mehta... René Jacobs, direction.

René Jacobs est de retour à la Salle Pleyel après son glorieux Trionfo de février dernier. Il dirige ce soir l'Akademie für Alte Musik Berlin pour une version de concert d'Agrippina de Haendel. La distribution de choc compte le contre-ténor Bejun Mehta dans le rôle d'Ottone et les sopranos Alex Penda et Sunhae Im, incarnant respectivement Agrippina et Poppea. Agrippina de Haendel est une œuvre caractéristique. Créée en 1709 à Venise, il est le seul opéra de Haendel à avoir un livret original. Il est écrit par le commandeur de la musique et propriétaire du théâtre où il sera créée, le cardinal Vincenzo Grimani. Le récit profondément amoral dépasse la tradition classique de l'opera seria théorisée par Metastasio et Zeno. C'est une comédie douce-amère plus proche du théâtre vénitien. Un autre trait particulier est l'abondance d'airs (plus de 30!) et le traitement parodique et allégorique des très nombreux morceaux empruntés. La profondeur et les complexités derrière la fructueuse collaboration entre le compositeur et le



librettiste sont évidentes sur le plan musical ; René Jacobs donne de claires explications musicologiques dans le riche livret reproduit ce soir et qui vaut le programme de la soirée.

La baguette magique de René Jacobs

Comme d'habitude la direction de René Jacobs instaure une mise en espace des chanteurs (et même des trompettes!). Le chef exploite au maximum tout le potentiel expressif de l'orchestre. Les musiciens de l'Akademie für Alte musique sont clairement investis et leur jeu est tout à fait maestoso. Sous la baguette stricte de Jacobs, ils s'expriment avec maestria ; tranchants et touchants dans le seul récitatif accompagné, d'une vivacité rafraîchissante lors des chœurs, parfois agités, parfois brillants, toujours plaisants. Le continuo particulièrement réussi. La cohésion et la complicité de l'ensemble est à saluer. Il s'accorde tranquillement, mais avec personnalité, aux chanteurs, véritables protagonistes de l'œuvre de Haendel.

Dans ce sens, René Jacobs réunit un plateau remarquable, presque identique à la distribution de son enregistrement studio. Tous sont complètement engagés, jusqu'au plus secondaire des rôles ; ils orbitent autour d'Alex Penda dans le rôle-titre, Sunhae Im en Poppea et Bejun Mehta en Ottone. Les sopranos aux caractères contrastants chantent exactement la même quantité de musique ; elles ont les morceaux les plus redoutables et virtuoses.

Une Agrippina pas comme les autres...

Alex Penda est une Agrippina incroyable. Son personnage complexe souvent détestable, prend vie dans son interprétation qui bouleverse. Sa présence sur scène est imposante et son excellent jeu d'actrice rehausse l'attrait de sa prestation. La cantatrice réussit à se démarquer de l'orchestre dans les airs dansants, maîtrise parfaitement une ligne vocale très tendue, a une agilité et une dynamique impressionnantes. Saluons en particulier l'aria di lamento au 2e acte « Pensieri », monologue dramatique et véritable tour de force pour la soprano qui fait preuve d'un souffle incroyable, d'une expression à la fois héroïque et tourmentée.

Sunhae Im incarne le rôle de Poppea. Seule revenante du Trionfo de février dernier, c'est la chanteuse fétiche de Jacobs, avec raisons. Si son rôle est moins complexe dramatiquement que celui d'Agrippina, il est plus virtuose et démonstratif. Sunhae Im est tellement investie et ravissante dans le personnage qu'il nous est impossible de ne pas être complètement séduits ni de sympathiser avec Poppea, même s'il s'agit en vérité d'une femme dangereuse et voluptueuse. Dès son air d'entrée, « Vaghe perle, eletti fiori » elle impressionne par sa large tessiture et ses dons respiratoires. Dans tous ses morceaux qui suivent, la soprano est l'incarnation d'une virtuosité pétillante et savoureuse. Elle est coquette, charmante, éblouissante, et ce pendant qu'elle visite la stratosphère avec ses vocalises et arpèges balsamiques. Son aria di furore à la fin du premier acte « Se giunge un dispetto » est sans doute un sommet de virtuosité de l'œuvre. Dans un style concertant, Sunhae Im démontre le contrôle exquis et la longueur surprenante de son souffle : la performance est inoubliable.

Le contre-ténor Bejun Behta est Ottone, le plus élégiaque et sympathique des personnages. Son chant, d'une beauté veloutée confirme sa prestance. Il paraît habité par son rôle et le représente ainsi avec une sincérité et un investissement

émotionnel très touchant. Il chante le seul récitatif accompagné pathétique et saisissant à l'extrême, et puis son aria di lamento « Voi che udite il moi lamento », d'une beauté douloureuse et angoissante.

Le rôle de Nerone est assuré par la mezzo-soprano Jennifer Rivera. Si elle fait preuve d'agilité, son Nerone reste fatigué. Sa performance va crescendo et notamment vers la fin de la présentation nous la trouvons plus gaie impliquée. Marcos Fink dans le rôle de Claudio est, lui, très engagé depuis son entrée. Excellent comédien, il fait preuve aussi d'une voix puissante, à la belle couleur. Il a une tessiture ample comme sa voix et passe facilement, de la séduction au ridicule comme le requiert son personnage. Son air du 2^e acte « Cade il mondo » est impressionnant par la virtuosité comme par la caractérisation.

Les rôles secondaires, requérant moins de virtuosité interprétative, sont pourtant chantés avec brio. Christian Senn est un Pallante à la voix puissante qui se projette très bien dans la salle. Il gère aisément le canto di sbalzo difficile qu'exige son rôle. Dominique Visse est, quant à lui, un Narciso agile, avec des dons de comédien toujours irrésistibles. Le jeune baryton Gyula Orendt dans le rôle de Lesbo ne chante qu'une ariette mais nous le trouvons prometteur, sa performance étant pleine d'esprit et sa voix virile.

Nous sortons de la Salle Pleyel émerveillés par le travail de René Jacobs. Portés par l'énergie du maestro, les musiciens de l'Akademie für Alte Musik Berlin comme les chanteurs mettent leurs talents au service de l'art lyrique pour notre plus grand bonheur. Ils montrent ensemble comment l'opéra de Haendel, créé il y a plus de 300 ans est toujours d'actualité. Superbe réussite collective.

Paris. Salle Pleyel, le 14 mai 2013. Agrippina, dramma per musica de Georg Friedrich Haendel (version de concert). Alex Penda, Sunhae Im, Bejun Mehta... Akademie für Alte Musik Berlin.

René Jacobs, direction.